

# UNE INCROYABLE PLUIE D'OBUS

Le 14 août 1914, un avion allemand survole Namur et c'est ainsi que les habitants de la paisible cité mosane découvrent la guerre des temps modernes : deux bombes endommagent des maisons, tuent deux habitants et en blessent beaucoup d'autres. Ce n'est qu'un début. A partir du 21 août, les Allemands commencent le siège en règle de la place fortifiée. Ici comme à Liège, des forts ont en effet été construits pour barrer la route à d'éventuels envahisseurs. Ils sont neuf, distants de 5 à 8 kilomètres de la ville, espacés entre eux de 4 kilomètres et se trouvent à Cognelée, Marchovelette, Maizeret, Andoy, Dave, Saint-Héribert, Malonne et Suarlée. Ils souffrent des mêmes lacunes que leurs équivalents liégeois : troupes de forteresse pas toujours bien formées, artillerie démodée, possibilités d'observation réduites, béton non armé ne pouvant résister aux puissants canons allemands (lire aussi les pages 48 et 49 de ce supplément). De plus, l'assail-

lant a retenu la leçon de Liège : plutôt que de partir tout de suite à l'assaut, il va d'abord faire pleuvoir une quantité invraisemblable d'obus, notamment de 305 et de 420 mm, sur les forts et leurs intervalles. Les Skoda autrichiens et la Grosse Bertha font un véritable carnage. Le lieutenant-colonel Tasnier et le major Van Overstraeten donnent un aperçu de la situation dans l'un des intervalles après trois jours de pilonnage. C'est l'enfer sur terre : « Une tornade ininterrompue de projectiles s'abattit sur nos positions. Canons, obusiers et mortiers lourds dominaient le vacarme effroyable, tandis que leurs obus géants écrasaient les bétonnages en soulevant des gerbes de débris, et que les innombrables pièces de moyen et de petit calibre, tirant à toute vitesse, saccageaient les intervalles. Couchés sous ce déluge de feu, décimés par le fer, assommés par le bruit, aveuglés par la fumée, nos fantassins dans les tranchées cherchaient vainement une occasion de riposter. Sauf en quelques points, l'infan-

terie ennemie demeurait invisible. La violence du feu d'artillerie devint telle que le lieutenant-colonel français commandant le sous-secteur de gauche, expédia ce bulletin : "On est haché sur place. Il est impossible de tirer une seule cartouche ; c'est un enfer et je vais chercher à me retirer".<sup>(1)</sup>

A la merci d'une artillerie bien trop puissante, les forts résistent autant qu'ils le peuvent – à l'exception notoire du fort de Malonne qui, le 24 août, se rend sans combattre, avant même d'avoir été bombardé ! Maizeret est abandonné le 22 août, Cognelée et Marchovelette se rendent le 23, Andoy, Emines et Saint-Héribert tombent le 24. Lorsque Dave et Suarlée cèdent dans l'après-midi du 25 août, la 4<sup>e</sup> armée et les unités françaises présentes dans les environs de Namur ont déjà entamé leur retraite. Comme ailleurs, Namur, livrée aux Allemands, subit exactions et massacres : 30 civils sont tués... ■

*Les soldats du Kaiser se font prendre en photo à côté des ruines des villes qu'ils ont détruites, comme sur ce cliché pris sur la place d'Armes.*

*(1) Tasnier et Van Overstraeten, « La Belgique et la Guerre. Les opérations militaires », Henri Bertels, Bruxelles, 1922.*



© DR



*Le cimetière de Marchovelette, à proximité immédiate du fort... Et pourtant, il est probable que les soldats qui ont été tués lors de l'explosion fatale du 23 août ne se trouvent pas là (lire page 124).*

## A MARCHOVELETTE... COMME À LONCIN

**C**omment imaginer, comment se représenter les détonations de ces bombes tombant sur du béton de mauvaise qualité, détruisant tout dans un bruit assourdissant, avec la fumée qui étouffe, la chaleur qui brûle sous les coupes de tir, la mort qui est partout, promise à tous ceux qui sont sous le déluge de feu... Le 21 août 1914, après seulement quelques minutes de bombardement, le fort de Marchovelette est déjà privé de la plus grande partie de ses moyens de défense. Terrorisée, une partie de la garnison prend la fuite. Des renforts sont alors envoyés et ces soldats-là tiennent jusqu'à l'extrême limite, c'est à dire le 23 août, à 13 h 40, lorsqu'un obus de 420 tombe sur la coupole de gauche, à proximité du massif

central, tuant les deux tiers de ces hommes courageux. L'incendie enflamme un magasin à munitions qui explose dans un fracas inimaginable. Malgré cette situation totalement désespérée, quand les Allemands arrivent, il reste encore des fusils, ceux des derniers défenseurs de Marchovelette, qui se sacrifient pour leur pays!

Le soldat Jacquemart, l'un des rares rescapés de cette défense héroïque, a témoigné, en août 1947, dans le journal namurois *Vers l'Avenir*: « Pendant la journée du 21, à 10 heures, le premier obus ennemi tombe sur le fort. Le trompette sonne l'alarme. Les soldats qui sont occupés à aménager la défense rentrent avec précipitation. Les ponts sont "tirés"; les grilles cadenassées, les fenêtres blindées. Les coups se succèdent maintenant

par salves de quatre obus, toutes les minutes. Un projectile tombe sur la coupole de gauche, tuant l'artilleur liégeois Bacq et blessant le sergent ainsi que les deux autres servants de l'étage de feu. Entre 11 heures et midi, l'obusier de 21 et les canons de 15 sont successivement mis hors d'usage. Le roulement infernal du bombardement ne fait qu'augmenter. La voûte du magasin à munitions de 21 centimètres et celle de la galerie en capitale conduisant au coffre de tête sont alors enfoncées. Les quatre brèches, par lesquelles on aperçoit le ciel, mettent le fort dans une position critique. Malgré cela, le moral est bon. Avec courage et bravoure, les canonniers remettent la coupole de 12 en service et rétablissent les communications avec le coffre de tête.

» Tout à coup, une large fissure se

produit: 150 hommes environ se sauvent dans les escaliers et les couloirs; le désarroi est complet. Vers 16 heures, sous le déluge des projectiles qui ont causé les dernières avaries, le moral de la garnison s'effondre. Pendant un moment, nous croyons que le fort va s'écrouler. Le commandant Duchâteau, calme et énergique, rassure ses soldats désespérés. Un conseil se réunit immédiatement. Il faut résister jusqu'au bout, répète le lieutenant Caussin. Cette ferme déclaration est acceptée.

» Isolé du monde extérieur, le commandant décide d'envoyer une patrouille à l'état-major du secteur. Elle est malheureusement atteinte par un projectile qui éclate entre les deux ponts. Une seconde estafette, sous le commandement d'un élève de l'École militaire, sort de l'enfer qu'était devenu le fort. Une partie de la garnison, fortement démoralisée, se rue derrière la deuxième patrouille et fuit. Alerté qu'un linge blanc flotte sur la coupole de 15, le commandant le fait enlever immédiatement. Il rassemble ses hommes. Moins de cent soldats sont restés à leur poste. Une poignée de braves! Ils jurent tous de vaincre ou de mourir. La nuit tombe, le bombardement cesse. L'admirable aumônier Meunier distribue des biscuits pendant que le lieutenant Smeeters est allé chercher du renfort à Namur. (...)

» Vers 3 h 30, nous entendons des pas d'hommes sur les ponts, le trompette sonne l'alarme et nous croyons à l'arrivée des Allemands. Nos prévisions s'avèrent fausses. C'est le renfort envoyé par le général Michel qui complète la garnison. Nous sommes alors trois cents soldats environ. (...) Le samedi 22, le fort est à nouveau bombardé avec violence. Des obus de plus gros calibre, les fameux 42, tombent sans répit. Nous avons l'impression nette que le fort oscille sur sa base. Sous les coupes, c'est un bruit infernal comparable au son de grosses cloches qui vibreraient au-dessus de nos têtes. Pendant les accalmies, de très courte durée, on entend les Allemands qui cisailent les fils de fer barbelés placés au pied des fortifications.

» Le bombardement qui accable le fort depuis l'aube du dimanche 23 se ralentit pour cesser vers 13 heures. Le lieutenant Caussin s'écrie: "Nous sommes sauvés, tous à vos postes, on contre-attaque!" Tout à coup, vers 13 h 45, une salve s'abat sur le massif. Simultanément, une explosion formidable,

l'arrêt des machines, l'extinction des lumières, et un seul cri prolongé... puis le silence. Projeté avec violence contre la porte du magasin à projectiles, je me relève et puis, aussitôt, je suis agrippé par un camarade. Je m'engage dans le couloir, mais, tout de suite, je dois rebrousser chemin. Le gaz, la fumée me prennent à la gorge. Je me dirige vers le massif central et je traverse les flammes pour enfin aboutir aux fenêtres de l'escarpe. La scène qui se passe, en ces instants tragiques, est indescriptible. Des camarades horriblement brûlés se bousculent sans vêtements ou avec des lambeaux qui flambent encore; plus de cheveux; la figure toute noire. Méconnaissables, ces malheureux se dirigent vers l'infirmerie où se dévouent le docteur Emery et les infirmiers. D'autres halètent ou gémissent atrocement avant de mourir.

» Le centre du massif n'est plus qu'un brasier infernal et les projectiles se mettent à éclater les uns après les autres. Heureusement, le magasin à poudre n'est pas atteint. C'eût été une effroyable catastrophe, il contenait, disait-on, plusieurs milliers de kilos de poudre. Au-dessus de la rampe, je suis capturé par les Allemands qui avancent en tirailleurs. Le fort de Cognelée est tombé, le nôtre est pris. Soudain, les hommes du coffre de tête, isolés et ignorant qu'un drapeau blanc est levé, exécutent fidèlement leur consigne. Le feu cesse.



*Des Allemands qui posent sur un fort détruit, celui de Marchovelette. Comme ils l'avaient déjà fait à Loncin...*

» Le commandant Duchâteau, blessé, le lieutenant Caussin, affreusement brûlé, qui s'étaient avancés sur le massif pour respirer et s'abriter dans un entonnoir, sont faits prisonniers. L'officier allemand qui les reçoit les félicite pour leur conduite héroïque. Les deux officiers belges, des blessés et un convoi de prisonniers dont je fais partie sont conduits à la ferme de Pierre Caume. Les blessés sont affreux à voir; nous ne les reconnaissons plus. La tête, la figure et les mains ne sont qu'une plaie; les cartilages du nez, des paupières et des oreilles ne forment plus que des amas de gélatine. Ils sont étendus sur des brancards à même le fumier. C'est alors que les troupes allemandes, musique en tête, montent sur le glacis du fort pour fêter leur victoire.

» Le commandant Duchâteau, le lieutenant Caussin et quelques blessés marchant difficilement, sont transportés au couvent de Champion transformé en "feld-lazarett". Lorsque l'automobile qui amène le commandant du fort de Marchovelette et son lieutenant pénètre dans la cour du couvent, le colonel d'état-major, qui est venu les prendre, fait sortir une compagnie pour rendre les honneurs. Commandant la 3<sup>e</sup> division de la garde et visitant les blessés, il félicite le commandant Duchâteau et lui déclare: "On est fier, lorsqu'on a affaire à des adversaires tels que vous." » ■